

LE MONDE EXISTE-T-IL ?

Par Didier Lambois

PETITE HISTOIRE POUR COMPRENDRE LE PASSAGE DU RÉALISME À L'IDÉALISME

Les mathématiciens s'interrogent sur l'existence des nombres : existent-ils indépendamment de nous ou ne sont-ils que des produits de notre esprit ? Nous avons déjà eu un aperçu de cette querelle que les philosophes nomment « la querelle des universaux » (voir Petit Vert n°121) mais la question peut aller beaucoup plus loin. Qu'en est-il du monde qui nous entoure ? A-t-il une réalité indépendante de nous, comme l'affirme le réalisme, ou faut-il penser au contraire qu'il n'est rien sans nous, autrement dit qu'il se réduit aux idées que nous en avons comme l'affirme l'idéalisme ? Nous nous proposons ici d'explorer rapidement quelques chemins qui ont conduit les philosophes du réalisme à l'idéalisme.

Lorsque nous sommes conscients de quelque chose, quelle est la réalité première ? Est-ce l'être perçu ou l'être percevant ?

*Si nous pensons que la réalité première est l'être perçu et que notre conscience n'en est que le reflet, que cette réalité perçue existe hors de la conscience, indépendamment d'elle, avec ses qualités propres, et qu'elle détermine, informe notre conscience, alors nous sommes **réalistes**.*

*Si nous pensons au contraire que la conscience est première, que tout part d'elle et que l'objet perçu est subordonné au sujet qui le perçoit et qui le connaît, que le monde se réduit aux idées que nous en avons, que le monde n'est en fait que notre représentation pour reprendre les termes de Schopenhauer (1788-1860), alors nous sommes **idéalistes**.*

Spontanément, il semble difficile de remettre en cause l'idée que le monde existe tel que nous le percevons, avec ses formes, ses qualités, ses couleurs, sa chaleur etc. A nos yeux, le monde existe et les objets qui le composent s'imposent à nous, ils « informent¹² » notre esprit ; ces objets ont une réalité « objective », et cette réalité s'impose comme une évidence. Notre perception (sensation) ne serait finalement qu'une forme de reflet, et dans le cadre de ce réalisme vulgaire, la **vérité** pourrait être définie comme la conformité de la copie au modèle : « *adequatio intellectus et rei* ». Il y a vérité si ce que je dis correspond à ce qui est. Pourtant, très tôt, les philosophes, sous l'influence des premiers penseurs grecs puis des sceptiques, prirent conscience du caractère précaire de la réalité sensible et de l'impossibilité de calquer sur elle une vérité qui devait être par définition universelle et permanente. « *L'homme est la mesure de toute chose* » disait Protagoras (-485 -410), pour les uns les dieux existent, pour les autres non, pour les uns une chose est juste, pour les autres non, etc. Il n'y a pas de vérité ni dans les sciences (ce qui a été considéré comme vrai est aujourd'hui regardé comme faux) ni en morale : c'est l'homme qui est la mesure des vérités et des valeurs. Dans ce cadre, la vérité une et permanente n'existe plus : tout est relatif, tout change.

Platon (427-347 av. J.-C.) va chercher à sauver l'idée de vérité et à montrer que la connaissance est possible en affirmant que le monde sensible n'est que le reflet imparfait d'une réalité d'un autre ordre. Cette autre réalité ce sont les Idées (avec un grand I), c'est-à-dire les essences intelligibles, éternelles, immuables, qui sont comme les archétypes des choses sensibles et qui existent indépendamment d'elles. Certes les hommes sont divers et changeants, et vouloir connaître ce qu'est l'homme à travers l'expérience que nous en avons nous condamne à une connaissance relative et imparfaite, alors que l'Idée d'homme, elle, est une et immuable. C'est donc vers l'Idée que nous devons nous tourner pour espérer accéder à la vérité.

L'Idée a pour Platon une réalité, elle est une chose en soi, un être métaphysique. Sa philosophie est donc encore un réalisme puisque les Idées ont une réalité métaphysique, une réalité ontologique, indépendamment de nous et en dehors de notre pensée. Mais c'est un premier pas vers l'idéalisme car la réalité intelligible n'est plus la réalité sensible. On parle alors d'idéalisme platonicien.

¹²Informer, au sens premier, le sens aristotélicien, c'est donner une forme. Aujourd'hui le terme renvoie surtout à la transmission d'une donnée, d'une signification, par le moyen d'un message plus ou moins conventionnel, à l'aide d'un support spatio-temporel (imprimé, message téléphonique etc.). Mais ce sens actuel ne doit pas nous faire oublier le sens premier : en nous informant les médias nous forment, nous déforment, nous conforment...

Mais sans être nécessairement platonicien, en écoutant simplement notre bon sens, il est possible de trouver des arguments pour refuser d'admettre l'objectivité, la réalité de tout ce dont nous faisons l'expérience. Peut-être ne faisons-nous que rêver, peut-être sommes nous trompés par des illusions, rêves ou illusions (ou encore mirages) qui peuvent avoir la force et la consistance de ce que nous percevons à l'état de veille. Ces idées fantaisistes furent très en vogue dans la littérature du XVI^e et XVII^e siècle : « *la vie*



est un songe » disait Calderon de la Barca (1600-1681). Mais cette affirmation du caractère onirique de la vie masque une affirmation plus importante et plus sérieuse : pour qu'il y ait songe il faut un songeur. **Descartes** (1596-1650) le comprend et il utilise cet argument du rêve pour révoquer en doute l'existence du monde sensible et pour affirmer sa propre existence en tant qu'être pensant : *cogito ergo sum*. Que le monde existe ou pas, que je rêve ou pas, je suis puisque je doute, puisque je pense, c'est indubitable : je suis un sujet pensant, et je le serai aussi longtemps que je penserai.

Pour être plus précis, Descartes utilise cet argument pour montrer non pas que le monde sensible n'est que fiction, mais que nous avons tort de voir dans la connaissance sensible l'archétype d'une connaissance certaine. L'existence du monde

sensible a de fait besoin, selon lui, d'une démonstration, et celle ci passe selon lui par l'existence de Dieu, Être parfait qui ne peut donc être trompeur. Ce Dieu seul peut nous assurer que « *la très grande inclination* » que nous avons à croire à l'existence des choses corporelles n'est pas illusoire. Mais la véracité divine ne garantit pas la vérité des données sensibles : « *Nos sens ne nous ont été donnés que pour la conservation de notre corps* » dit Malebranche (1638-1715), ils ne nous apprennent pas la nature des choses mais seulement en quoi elles nous sont utiles ou nuisibles, et ils peuvent nous tromper. Dieu ne garantit que la vérité des idées claires et distinctes.

Ce qui est réel dans le monde, pour Descartes, ce n'est donc pas ce que nos sens y perçoivent mais ce que notre entendement y conçoit clairement et distinctement. Or la seule idée que nous concevons clairement et distinctement pour les choses corporelles, c'est qu'elles sont étendues. C'est ce que Descartes démontre dans la *deuxième Méditation* par l'exemple du morceau de cire¹³.

En identifiant le réel (vrai) à l'intelligible, en montrant que la pensée est première, la seule donnée immédiate, que l'âme est plus aisée à connaître que le corps, Descartes fait un pas de plus vers les doctrines idéalistes.

À la suite de Descartes, Locke (1632-1704) fait une distinction entre les qualités sensibles. Les unes, qualités premières, sont inséparables de l'idée de matière : solidité, étendue, forme, nombre, mouvement, repos. Pour lui, elles sont dans les corps et existent réellement. Les autres, qualités secondes, telles que la couleur, la saveur, l'odeur... peuvent être supprimées sans que soit supprimée la notion même de corps. Ces qualités secondes n'existent en fait que pour nous, la chaleur et la couleur ne sont pas plus dans les objets que nous sentons chauds ou colorés que la douleur n'est dans l'épingle dont la piqure est douloureuse.

Berkeley (1685-1753) va montrer que, pas plus que les qualités secondes, les qualités premières ne peuvent exister hors d'un sujet qui les pense.

¹³Nous croyons mieux connaître les corps (non les corps en général, ce qui est une idée abstraite, confuse pour l'imagination), c'est-à-dire ce que nous touchons et voyons, ce qui est donné à nos sens, non la cire en général, mais ce morceau de cire. Nous le connaissons parce qu'il est sensible, pensons nous, il a une odeur, une couleur etc.

Mais si nous chauffons cette cire elle perd toutes ses qualités sensibles pour en acquérir d'autres, elle perd ses qualités, ses propriétés (qui n'étaient donc pas ses propriétés essentielles), mais pourtant c'est toujours la même cire ; mais comment savons-nous que c'est la même si elle n'a plus rien d'identique ? Cela ne peut pas être par l'intermédiaire de nos sens puisque la cire n'est pas définie par ses propriétés sensibles (« *elle paraissait sous ces formes et maintenant se fait remarquer sous d'autres* ») ; ce que nous pouvons connaître d'elle c'est qu'elle est une substance qui peut prendre des propriétés sensibles changeantes (« *c'est quelque chose d'étendu, de flexible et de muable* »). Il ne reste que cela lorsque nous avons écarté « *toutes les choses qui n'appartiennent pas à la cire* ».

Nous admettons tous que les qualités secondes ne ressemblent en rien à ce qui existe dans le monde, elles dépendent de nous ; les couleurs changent si nous avons des verres teintés, la chaleur varie selon la température de notre main etc. Or ces arguments peuvent s'appliquer aussi aux qualités premières ; la forme, le mouvement semblent changer suivant la position que nous occupons et suivant notre état d'esprit ; des objets peuvent paraître petits à des grands, grands à des personnes de petite taille¹⁴ ...

Berkeley explique aussi que les idées concernant les qualités premières sont inconcevables si elles ne sont pas accompagnées par les idées concernant les qualités secondes. Nous ne pouvons concevoir l'étendue en dehors de la couleur. Il est donc inconcevable pour lui qu'une qualité, première ou seconde, existe en dehors de l'esprit. Il ne faut pas en conclure que les objets n'existent pas, au contraire ils existent puisque nous les percevons, mais exister c'est être perçu : « *esse est percipi* ». Il n'est donc pas possible qu'ils existent en dehors de l'esprit ou du sujet pensant qui les perçoit, ils ne sont rien, ils n'ont rien de propre s'ils ne sont perçus, ils n'existent que parce qu'ils sont pensés et tels qu'ils sont pensés.

Ainsi, pour Berkeley, le monde extérieur se réduit aux idées que nous en avons. C'est la thèse idéaliste. Dans le cas de Berkeley, nous parlerons d'immatérialisme¹⁵.

L'idéalisme de Kant (1724-1804) sera moins étroit. Il maintient l'existence de choses en soi, les noumènes, mais ceux-ci nous sont inaccessibles car dès qu'il connaît, notre entendement applique à la « matière » de la connaissance certaines « formes », certains « principes transcendants » qui font que cette connaissance est toujours relative. Elle porte sur des phénomènes et non sur des noumènes. Tel est le principe de **l'idéalisme transcendantal**. C'est un idéalisme puisque bien que possédant une réalité objective, le phénomène (ce que nous connaissons) est, pour une part au moins, un produit de l'entendement. Mais ce n'est pas un idéalisme absolu puisqu'il ne remet pas en cause l'existence des objets hors de nous (les noumènes), et toute connaissance commence d'ailleurs par une expérience sensible.

Mais en voulant défendre le réalisme, Kant ouvre la voie à l'idéalisme absolu. Puisque le noumène ne nous est pas connu et est inconnaissable, pourquoi supposer qu'il existe ? En effet, c'est en faisant état de cette impossibilité où nous sommes de concevoir une réalité indépendante d'un esprit, que les idéalistes ont ramené toute existence à l'esprit. Pour eux nous ne pouvons concevoir que deux modes de réalité : celui du sujet percevant, celui de l'idée perçue. « *Être c'est percevoir ou être perçu* » dit Berkeley.

Les vérités sont choses à faire et non à découvrir, ce sont des constructions et non des trésors. »

Paul Valéry

¹⁴ « Philonoüs : N'a-t-on pas admis comme un bon argument que ni le froid ni le chaud n'existent dans l'eau puisqu'elle semble chaude à une main et froide à l'autre ? Hylas : En effet. Philonoüs : N'est-ce pas raisonner de la même façon que de conclure qu'un objet ne comporte ni étendue ni forme parce qu'aux yeux d'un observateur il semble petit, lisse et rond, et qu'aux yeux d'un autre observateur et dans le même moment, il paraît grand, rugueux et anguleux ? Hylas : Exactement. Mais, est-ce que cela arrive jamais ? Philonoüs : Vous pouvez à tout moment en faire l'expérience en regardant l'objet, un œil nu et l'autre se servant d'un microscope. » Berkeley, *Dialogue entre Hylas et Philonoüs*.

¹⁵ Berkeley reconnaît qu'il faut bien une cause à nos sensations, mais il n'admet pas que cette cause soit « *cette prétendue substance mystérieuse que vous appelez matière* » car cette dernière ne peut ressembler en rien à ce que nous percevons puisque tout ce que nous percevons est mental. Pour lui il y a une cause d'un tout autre genre, qui n'a rien de matériel, c'est Dieu. Nos sensations sont le langage que Dieu parle aux hommes. Le spectacle de l'univers est directement imprimé par Dieu dans la conscience des créatures. C'est aussi la référence à Dieu qui permet de comprendre que les choses sensibles paraissent indépendantes de notre intelligence puisque nous ne pouvons pas percevoir n'importe quoi à volonté (cette table est dure et restera dure pour moi). C'est que les choses existent non seulement dans mon intelligence mais aussi dans l'intelligence divine qui nous les présente d'une certaine manière et suivant certaines règles qu'elle a elle-même posées et que nous appelons « lois de la nature ». (Berkeley était philosophe, mais aussi évêque...)